

## MACHIAVEL DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Dès le XV<sup>e</sup> siècle, c'est pour ou contre Machiavel que se posent les questions des limites du pouvoir des princes, du partage entre la morale et la politique, de la conformité des agissements des gouvernants aux préceptes de la religion. Ce sont les *Discours* et non *Le Prince* qui ont d'abord enflammé les esprits. Raymond Aron avait souligné ce problème

« On sait que Machiavel a été méconnu ou faussement interprété parce qu'on a lu *Le Prince* mais non *les Discours*, parce qu'on a pris une théorie des principautés nouvelles pour une théorie du gouvernement en général ».

L'esprit - ou l'anthropologie - des Lumières ne pouvait véritablement accepter le pessimisme anthropologique de Machiavel. En face, les théoriciens du droit naturel ne pouvaient se satisfaire de l'hypothèse d'un État qui, en particulier dans *le Prince*, semblait représenter une fin en soi.

À la suite de la Révolution française, les lectures de Machiavel deviendront moins des justifications que des enjeux et des projets liés non plus aux États d'ancien régime, depuis leur constitution au XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'aux monarchies absolues du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais à la nation ; la nation dont il faudra retrouver les origines proches ou lointaines et dont il faudra définir la destinée et bâtir l'avenir.

La question posée est alors celle-ci : qu'est-ce que la nation, comment la construire et comment souder l'État à la nation - (et accessoirement, la nation à l'État).

Texte Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*

Depuis la fin de l'Empire romain, ou, mieux, depuis la dislocation de l'Empire de Charlemagne, l'Europe occidentale nous apparaît divisée en nations, dont quelques-unes, à certaines époques, ont cherché à exercer une hégémonie sur les autres, sans jamais y réussir d'une manière durable. Ce que n'ont pu Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon 1<sup>er</sup>. personne probablement ne le pourra dans l'avenir. L'établissement d'un nouvel Empire romain ou d'un nouvel Empire de Charlemagne est devenu une impossibilité. La division de l'Europe est trop grande pour qu'une tentative de domination universelle ne provoque pas très vite une coalition qui fasse rentrer la nation ambitieuse dans ses bornes naturelles. Une sorte d'équilibre est établi pour longtemps. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie seront encore, dans des centaines d'années, et malgré les aventures qu'elles auront courues, des individualités historiques, les pièces essentielles d'un damier, dont les cases varient sans cesse d'importance et de grandeur, mais ne se confondent jamais tout à fait.

Les nations, entendues de cette manière, sont quelque chose d'assez nouveau dans l'histoire. L'antiquité ne les connut pas ; l'Égypte, la Chine, l'antique Chaldée ne furent à aucun degré des nations. C'étaient des troupeaux menés par un fils du Soleil, ou un fils du Ciel. Il n'y eut pas de citoyens égyptiens, pas plus qu'il n'y a de citoyens chinois. L'antiquité classique eut des républiques et des royautes municipales, des confédérations de républiques locales, des empires ; elle n'eut guère la nation au sens où nous la comprenons. Athènes, Sparte, Sidon, Tyr sont de petits centres d'admirable patriotisme ; mais ce sont des cités avec un territoire relativement restreint. La Gaule, l'Espagne, l'Italie, avant leur absorption dans l'Empire romain, étaient des ensembles de peuplades, souvent liguées entre elles, mais sans institutions centrales, sans dynasties. L'Empire assyrien, l'Empire persan, l'Empire d'Alexandre ne furent pas non plus des patries. Il n'y eut jamais de patriotes assyriens ; l'Empire persan fut une vaste féodalité. Pas une nation ne rattache ses origines à la colossale aventure d'Alexandre, qui fut cependant si riche en conséquences pour l'histoire générale de la civilisation.

À partir de Hegel, suivi bientôt par Fichte et son idée du *Zwanganstalt*, le pouvoir de contrainte exercé par l'État souverain, se dégage en Allemagne tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle une ligne philosophique qui se prolongera, sous Bismarck, jusqu'à Treitschke et Nietzsche, qui liront Machiavel sous l'angle de la force et de la volonté de puissance. Autrement dit, le paradigme d'analyse politique a changé. Le substrat anthropologique en particulier a disparu. Bientôt, ce sont les questions liées à l'Etat qui vont émerger, puis les analyses liées aux Etats totalitaires.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, Machiavel est devenu un classique indiscuté du patrimoine de la culture européenne. Un des éléments nouveaux de la façon de le lire réside alors dans le souci constant d'historiciser sa pensée. Dans cette optique, la partie la plus inactuelle de sa pensée, mais aussi la plus inacceptable, est liée aux temps où il a vécu et à la position où il s'est trouvé. Sa partie « infernale » serait propre à une Italie du XVI<sup>ème</sup> siècle comparable à un immense théâtre d'excès impunis, rempli de scènes de dissolution et de méchanceté flagrante, d'atrocités sans châtiments et de crimes sacrilèges.

Tout un courant va tenter de sauver le machiavélisme en proposant l'idée selon laquelle l'infortune de Machiavel serait d'avoir été associé à ce que l'on appelle le *machiavélisme*, et d'avoir donné un code à un type de politique, (qui existait bien évidemment avant lui). C'est ainsi que, au nom du machiavélisme, les révolutionnaires auraient osé prétendre que le crime n'existe pas en politique, contribuant de la sorte à légitimer la violence et la dissimulation comme un moyen « populaire » de gouvernement.

Le *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* écrit par le journaliste et avocat anti-bonapartiste Maurice Joly en 1864 valut deux années de prison à l'auteur: à travers la voix de Machiavel s'exprime celle de Napoléon III, dont le régime est évoqué de façon fort réaliste. Machiavel incarne la politique de la force, tandis que Montesquieu représente la politique du droit. Par-delà la représentation du Second Empire est décrit le despotisme moderne, celui du « *monstre qui s'appelle l'État dont les bras s'étendent partout* », un despotisme fondé sur la manipulation de l'opinion publique, l'omniprésence de la police, qui a remplacé les monarchies absolues, devenant la seule forme de gouvernement réellement approprié à l'état social des peuples modernes.

L'époque positiviste consolide l'idée d'un Machiavel théoricien de la politique expérimentale, représenté d'abord comme un « publiciste empirique » : incarnant l'esprit le plus authentique de la Renaissance, il aurait fondé la science politique moderne en introduisant la liberté d'examen, l'esprit historique et critique et la méthode d'observation.

## DISSERTATIONS

*La force et la ruse sont-ils des universaux anthropologiques ?*

*La ruse est-elle la seule réponse à la violence ?*

Texte Machiavel, *Le Prince*

Donc, puisqu'un Prince est obligé de savoir imiter les bêtes en temps et lieu, il doit surtout prendre pour modèles le Lion et le Renard : le Lion ne sait pas éviter les filets ; le Renard ne peut se défendre contre les Loups. Il faut donc être Renard pour découvrir les pièges, et Lion pour se défaire des Loups. Ceux qui se contentent d'être Lions, manquent d'intelligence.